

L'Anéantissement d'une République

Les Libres Aventuriers de la Zheltuga

Il est toujours amusant de jongler avec les millions — surtout quand cela prête à l'anecdote. Aussi, nous a-t-il paru intéressant de rechercher dans quelles circonstances, dramatiques ou bizarres, ont été découvertes les plus fameuses mines d'or, en nous limitant à celles qui sont actuellement en pleine exploitation.

Neuf fois sur dix, la découverte est due au hasard.

Prenons, par exemple, le cas des placers de la rivière Zhelta, dans le Nord de la Mandchourie.

C'était en 1884. Un Toungouse, nommé Vanka, qui gagnait péniblement sa vie à prendre au piège de petits animaux à fourrure, campait aux abords de cette rivière, avec sa famille, quand il eut le malheur de perdre sa vieille mère.

Et, chargeant sur son épaule une pelle et une pioche, il s'écarta du campement pour creuser au pied d'une roche ronde le trou qui serait la dernière demeure de la défunte.

Comme il rejetait les pelletées de terre, il finit par remarquer, avec sa pauvre intelligence de demi-sauvage, qu'elles contenaient des particules d'un jaune brillant.

Était-ce là des grains de cet or qu'il avait vu parfois aux mains des Cosaques de l'Amour?

Il eut comme une intuition de l'importance de sa découverte, puisqu'il interrompit assez longtemps son travail de fossoyeur pour recueillir une poignée de ces grains jaunes.

Mais, quand il les eut enveloppés dans un vieux sac et déposés en un coin de sa tente, il ne pensa plus à sa trouvaille, du moins pour plusieurs mois.

Cependant, à son premier voyage au poste cosaque d'Ignashina, où il allait vendre sa récolte de fourrures, il n'oublia pas d'emporter le sac aux grains jaunes.

Et, quand il eut vendu son butin à un certain Seredkin, il se hasarda à lui montrer sa trouvaille.

« Mais c'est de l'or! de l'or pur! » s'écria le marchand.

Et, guidé par Vanka, il se mettait bientôt en route vers l'ancien campement du trappeur, avec une escorte de Cosaques.

Il n'eut tout d'abord qu'à se louer de son initiative : dès les premiers coups de pelle, il devint évident que les sables de la Zhelta contenaient des richesses inouïes en poudre d'or et en pépites.

Malheureusement pour lui, le marchand perdit la tête à se voir le maître d'un pareil trésor. Pour célébrer l'événement, il absorbait sur place tant de vodka, qu'on le ramenait ivre-mort à Ignashima!

Et, avant qu'il n'eût achevé de cuver son alcool, il avait raconté sa découverte à tant de personnes que la nouvelle se répandait dans la région comme une traînée de poudre.

L'année 1884 ne s'était pas écoulée que plus de trois mille mineurs et aventuriers avaient déjà dressé leurs tentes sur le placer.

Dès le printemps suivant, ils étaient au nombre de plus de dix mille! Et l'on vit se produire ce phénomène étrange : la fondation d'une république indépendante en territoire asiatique, dans cette vallée déserte de la Chine septentrionale à quatre cents lieues de Pékin!

Ni la Russie ni la Chine, pays d'autocratie, ne pouvaient supporter l'existence d'une république entre leurs territoires. Aussi, l'Ours et le Dragon prirent aussitôt leurs dispositions pour faire cesser cette anomalie.

Les citoyens de la « Californie de l'Amour », follement persuadés que les deux puissants empires hésiteraient à envoyer des troupes dans leur solitude, se préparèrent à la lutte.

Pendant le cours de l'année 1885, ils avaient réussi, grâce à leurs sacs de poudre d'or, à se procurer des armes et des munitions. Et ils s'exercèrent au tir, sous la direction d'anciens officiers russes condamnés à la déportation en Sibérie, pour des délits politiques, et qui avaient réussi à s'évader du bagne.

Grâce à l'arrivée d'aventuriers de toutes nations attirés par la découverte des gisements, la jeune république prit bientôt un aspect cosmopolite.

On s'en aperçut à la composition de l'état-major de la petite armée qui s'appropriait témérairement à repousser les attaques des deux plus puissants empires du monde.

Le « directeur de l'artillerie » était un Américain, ancien élève de l'École Militaire de West-Point. Le « département des explosifs » était un Français, qui s'était chargé de défendre les passes à l'aide de mines qu'un courant électrique faisait exploser.

Et un Portugais avait pris en main la construction des redoutes.

En outre, la république avait constitué un gouvernement provisoire où l'élément

russe formait la majorité, mais qui comptait parmi ses membres un Allemand, natif de Posen.

Hésitant à organiser une expédition militaire pour étouffer dans son berceau cet embryon de république, la Russie se décida à interdire aux populations sibériennes de vendre des vivres aux « Libres Aventuriers de la Zheltuga ». Les postes de la frontière reçurent l'ordre d'arrêter toute personne qui se dirigerait dans leur direction, ou qui en reviendrait. L'or et les marchandises trouvées en possession des délinquants étaient confisqués.

La disette dépeupla le campement de la Zhelta. Seuls, demeurèrent les forçats échappés des mines de Sibérie, au nombre d'environ quatre cents.

C'étaient tous des désespérés, résolus à vendre chèrement leur vie. Et ils eurent bientôt l'occasion de le prouver.

Au cœur de l'hiver, le 6 janvier 1886, ils apprenaient qu'une armée chinoise était en marche pour les exterminer.

Et, laissant une centaine d'hommes pour garder la ville naissante — naissante, et déjà moribonde — ils partirent bravement à la rencontre des envahisseurs, dans l'intention de les surprendre au milieu de la nuit et de les mettre en déroute.

Mais le général chinois, averti du plan par un espion, modifiait son itinéraire, laissait passer, sans les inquiéter, les désespérés, cernait la ville et procédait au massacre.

Aucun habitant n'échappa! Les malades eux-mêmes furent mis à mort! Et des scènes atroces se déroulèrent.

Voici l'un des supplices qui fut réservé à ceux des malheureux qui ne furent pas décapités, ou brûlés vifs, dans l'incendie de leurs maisons.

On les attacha à des poteaux, après les avoir dépouillés de leurs vêtements. Et, par un froid sibérien de cinquante degrés au-dessous de zéro, on les arrosa d'eau puisée dans la rivière.

Elle se congelait instantanément, enveloppant leurs corps d'une couche de glace qui s'épaississait à mesure. Donnant un lugubre pendant à l'horrible divertissement de Néron, qui illuminait son parc de torches vivantes, le général chinois trouvait plaisant de former une avenue de vivantes statues de glace!

Et ce fut la lugubre fin de la République du Zheltuga. Quelques années plus tard, la Russie s'appropriait à exploiter pour son compte les richissimes placers, quand les victoires du Japon l'obligèrent à renoncer à la conquête de la Mandchourie.

Quel sera le sort ultime de ce Klondyke asiatique?

A qui appartiendront finalement les immenses trésors découverts par Vanka, le pauvre trappeur toungouse?...

VICTOR FORBIN.

ON TROUVERA encarté dans ce numéro notre SUPPLÉMENT MENSUEL

LA VIE D'AVENTURES

OFFERT A TITRE DE PRIME GRATUITE A TOUS NOS LECTEURS

Ce supplément dans lequel paraît aujourd'hui une nouvelle inédite d'André REUZE

Le Terrible Matelot des Brames

porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Aussi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* pourra être réunie en volume au *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

UN INCIDENT DE FRONTIÈRE

LES COSAQUES RUSSES

EN PERSE

RÉCEMMENT, d'étranges rumeurs circulèrent au sujet d'excès commis par les troupes russes dans le village de Veramoon, près d'Astara, sur la frontière russo-persane.

Une escarmouche s'était produite entre les soldats du tsar et les Chahservans, escarmouche au cours de laquelle deux cosaques furent blessés.

Le jour suivant, les Russes attaquèrent Alikhan, chef de la tribu des Chahservans, près Veramoon, et tuèrent quatre brigands.

Dans leur ardeur guerrière, les cosaques se servirent de leurs armes contre les habitants du village et blessèrent plusieurs personnes, ce dont le ministre de Russie a exprimé ses regrets au gouvernement persan. Malgré ces incidents regrettables, la détente entre les deux gouvernements continue heureusement à se manifester et des préparatifs ont eu lieu en vue du retrait des troupes russes de Kasvine.

Néanmoins, les gardes-frontière doivent toujours être sur le qui-vive pour repousser les razzias de brigands.

Aussi, transformèrent-ils en postes d'observation les arbres élevés qui peuvent se trouver dans le voisinage. Installée sur une épaisseur de brindilles et de feuilles entassées entre les maîtresses branches, la sentinelle interroge attentivement l'horizon.

En cas d'alerte, le cosaque n'a qu'à se laisser

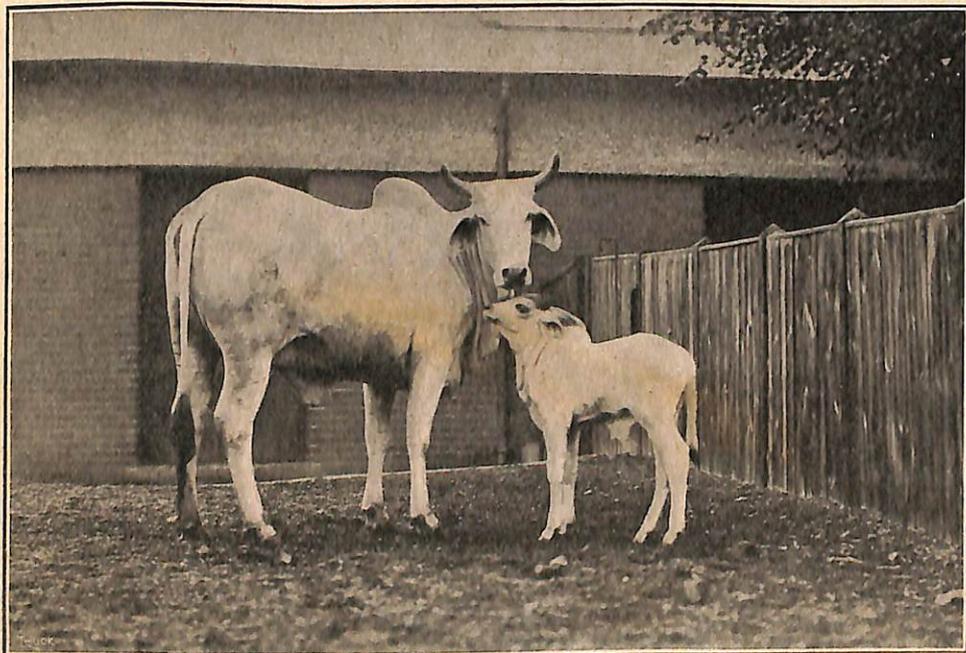


Installée dans les branches d'un arbre élevé, la sentinelle interroge l'horizon ; en cas d'alerte, le cosaque se laisse glisser de l'arbre, enfourche son cheval et part donner l'alarme au poste voisin.

glisser le long du tronc et à enfourcher son cheval, tout sellé et bridé, pour courir donner l'alarme aux postes voisins. JACQUES D'IZIER.

Une Naissance bien accueillie

Au Jardin Zoologique de Londres



MERE ZEBU ET SON PETIT

Ce petit zébu à la robe blanche appartient à la race la plus pure de l'Inde, et c'est ce qui explique que de riches amateurs aient offert au jardin zoologique de « Regent's Park » où il vient de naître la somme de 1,800 à 2,000 francs pour s'en assurer la possession, en spécifiant que l'achat ne deviendra définitif qu'après le sevrage. Il est probable que la jeune bête servira à des essais d'acclimatation et de croisement, car certains éleveurs d'Angleterre s'occupent depuis quelques années de produire une race de bovidés qui réuniraient les qualités comestibles du bœuf européen et les qualités d'endurance du zébu asiatique. V. F.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix
Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts

Chapitre VI

CECI NE RESSEMBLE PLUS DU TOUT
AUX PYRAMIDES (Suite.)

LE Consul, après avoir examiné les feuillets que lui présentait la jeune fille, murmura avec satisfaction :

« Très bien. Je crois que nous avons eu la main heureuse. La maison Leithaw, d'Alexandrie, qui vous a adressée à moi, est une maison sérieuse.

Puis, affable :

« J'espère que vous-même vous, vous plairez ici. »

Il consulta sa montre :

« Onze heures trois quarts... Nous avons fini pour aujourd'hui. Chaque jour, je viens au bureau de neuf heures à midi environ. Ensuite, bonsoir, je pars à ma maison de campagne de Choubra. Vous, miss, vous déjeunez dans votre chambre, ensuite vous dactylographiez au net les notes que j'ai pu vous laisser pour cet objet. »

Il eut un gros rire.

« Ne tremblez pas. Il n'y en a ni beaucoup ni souvent. Ensuite, vous êtes libre. Aujourd'hui, par exemple, après la sieste, je vous conseille de parcourir un peu la ville.

La jeune fille secoua la tête :

« Je ne pense pas sortir... Le voyage m'a laissé une fatigue... »

— Oh ! je ne vous force pas... Pourvu que le travail du consulat soit fait, vous agirez comme vous l'entendrez. Vous êtes arrivée au milieu de la nuit ?

— A près de deux heures.

— Oui, oui, je comprends la fatigue...

Et puis, vous n'avez pas défait vos malles sans doute... Si vous voulez que l'on vous aide, les *k'vas* (serveurs interprètes) sont à vos ordres, vous savez. Votre titre de secrétaire vous confère autorité sur eux.

— Je vous remercie, monsieur le consul, mais je n'aurai besoin de personne.

— Comme il vous plaira. »

Si je rapporte cette conversation, c'est que je venais d'y puiser un nouvel indice.

Le consul ne se doutait aucunement que son toit abritait ma tête. Il ignorait m'avoir pour hôte, et je comprenais la sagesse de l'avis inscrit sur la pancarte que j'avais lue tout à l'heure :

« Silence recommandé. »

En effet, toute proportion gardée, le bruit m'était interdit comme à un véritable gentleman cambrioleur.

En vérité, je crois que jamais correspondant du *Times* ne connut d'aussi dé-

concertants avatars que moi ! Le consul était sorti. Aldine restait seule. Elle passa derrière le bureau du fonctionnaire.

Au mur était accroché un de ces classe-papiers en pailles multicolores tressées par les femmes des Bédouins nomades des oasis.

Elle y fouilla un instant, dans un bruissement de papiers.

Puis sa main quitta la grande pochette rectangulaire et je demeurai stupéfait.

Entre ses doigts se balançait une sorte de large bracelet de cuir dans lequel s'encastrent des opales de toute beauté.

Et ce fut avec stupeur que je perçus ces paroles de l'étrange jeune fille :

« Oui, la théorie d'Edgard Poë. Les cachettes les plus simples sont les plus difficiles à découvrir. Je me refusais à croire que le brassard aux dix opales, le vrai, pût être abandonné au milieu de ces lettres sans importance. Et pourtant mon scepticisme même me démontre l'excellence du choix. »

Ses traits se contractèrent, sa voix trembla pour achever :

« Dire que ces pierres feraient couler tant de sang... et ce gouvernement qui s'obstine à les conserver... Lui, dont j'ignore le nom, cet homme qui se donne cette appellation bizarre de X. 323 ne peut pas les détruire; on lui refuserait peut être la réhabilitation qu'il désire, s'il désobéissait aux ordres du gouvernement. Alors, alors, il faut que la destruction ne lui puisse être imputée. »

Elle eut un geste douloureux et laissa retomber le brassard dans le classe-papiers.

Il y avait en miss Aldine un désespoir que je ne comprenais pas.

Comment aurais-je supposé à ce moment la chose invraisemblable qui devait m'être révélée plus tard ?

Mais elle appuyait sur une sonnerie électrique. Au k'vas qui se montra aussitôt, elle dit doucement :

« Veuillez faire apporter le déjeuner dans ma chambre. Je n'aurai besoin de personne pour le servir. »

Et le serviteur s'étant retiré, elle-même ouvrit une porte communiquant avec son logis particulier et disparut.

J'aurais pu sans doute me poster au judas de la salle où elle venait de passer, mais, je l'ai dit déjà, j'estime inconvenable

d'espionner ainsi une jeune dame. Aussi, fermant le volet de mon observatoire, je rétablis le jour dans ma retraite et allai m'asseoir dans un fauteuil, où je me pris à rêver à tout ce que je venais de voir.

Chapitre VII

LES JOURS DE SÉQUESTRATION

Le troisième jour de ma claustration dans la salle circulaire s'achève.

Je sais maintenant pourquoi mon réduit est aussi bizarrement machiné. La maison occupée par le consulat fut construite par Yecoub, chef de la police du khédive Mehemet.

Un chef de la police a besoin de surprendre maint secret, surtout en Orient. Les

brassard aux opales et je me tais. De plus, elle est étrange. Au milieu d'une conversation indifférente, elle tressaille, promène autour d'elle des regards troubles, ses yeux bleus s'emplissent d'épouvante.

Puis elle s'apaise brusquement.

De quoi a-t-elle peur ?

Quelles pensées la font pleurer quand elle se croit seule, à l'abri de toute surveillance ?

Car elle pleure alors. A deux reprises, je l'ai vue, par le seul judas que j'utilise, celui qui regarde dans le cabinet du consul.

Et la seconde fois, sous l'empire de l'émotion, elle a prononcé à haute voix des paroles qui m'ont paru tragiques, encore que leur sens m'échappât. Elle a dit :

« Espérer serait folie ! L'impasse n'a pas d'issue... Oh ! le rêve sans lendemain ! la fleur bleue au bord du gouffre ! La seule espérance est la brièveté du martyre !... Démontrer que je hais le crime et puis... disparaître. »

J'avoue que je fus très ému. A travers les mots sans signification précise, j'entrevois un abîme de désespérance.

A la suite de cela, je me suis pris à la considérer avec attention.

Une pensée intérieure la dévore. Je lis cela sur son visage, que creuse une indicible angoisse, dans les yeux qui s'égarrent de plus en plus.

Quelle singulière créature !

Hier soir, elle est arrivée, chargée de mon repas. Et tandis que je me mets à ta-

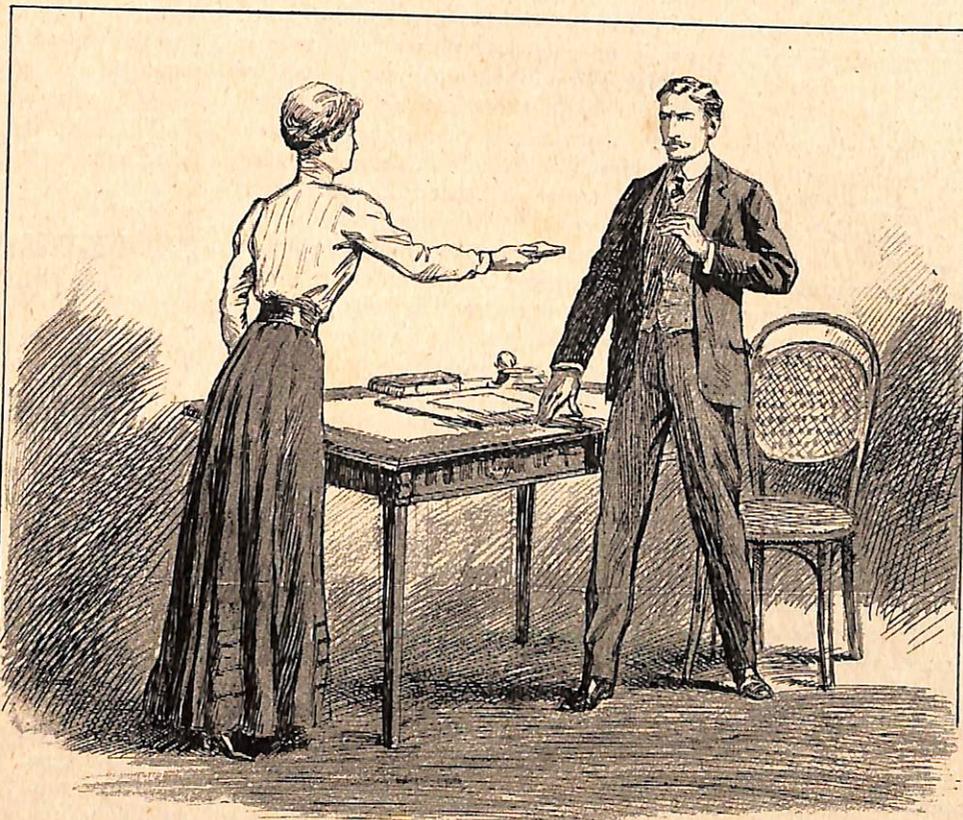
ble, sans grand appétit (j'ai beau me livrer aux douceurs de la gymnastique suédoise, l'exercice dans un espace fermé ne développe pas l'appétit comme le plein air), miss Aldine parle.

« Je sais que vous aimez beaucoup X. 323, » prononce-t-elle doucement, avec un frissonnement de la voix qui ne me semble pas motivé par la phrase.

Cependant, je m'empresse de répondre : « Beaucoup est encore trop peu dire, soyez-en certaine. »

— Je suis sûre. Aussi pensai-je vous faire plaisir en vous apprenant qu'il a réussi à provoquer l'arrestation de deux des hommes de la bande des Yeux d'Or vert. »

Je tressaille, comme bien vous le pensez. Les Yeux d'Or vert. Cette dactylographe mystérieuse est donc au courant ? Sans en avoir conscience, je l'interroge :



LES DIX YEUX D'OR

« X. 323 désire que vous lisiez ceci, » me dit miss Aldine en me tendant un carnet. (P. 330, col. 3.)

judas, la salle secrète s'expliquent d'eux-mêmes.

Je sais également comment on entre dans ma retraite.

Une portion de la bibliothèque tourne sur elle-même et communique avec le cabinet de débarras où j'ai constaté la présence des bagages de miss Aldine.

C'est la dactylographe qui m'a appris tout cela. Elle m'apporte mes repas, cause avec moi, se montre attentive et bienveillante.

Seulement, j'ai acquis la certitude qu'elle ignore l'existence des judas s'ouvrant sur le cabinet de travail du consul et sur les autres pièces. Je ne les lui ai pas révélés.

Pourquoi ?

Je ne devrais pas avoir de défiance à son égard. La recommandation de Tanagra est expresse. Sans doute, mais je me rappelle l'attitude de la jeune fille en face du

« Vous connaissez les Yeux d'Or vert, les dix Yeux d'or vert? »

Elle frissonne toute et soupire cette réplique déconcertante :

« Hélas!... Et je pleure sur Mrs. Ellen Trélam. »

Puis ses mains se joignent en un geste suppliant :

« Ne demandez pas ce qui ne doit pas être dit. Écoutez seulement ce que l'on m'a ordonné de vous apprendre. Deux affiliés aux Yeux d'Or vert ce soir, cinq hier matin et sept dans la journée précédente... cela fait quatorze... Il en reste dix *autour du chef*... »

Sur ces dernières paroles, la respiration parut lui manquer, son tremblement s'accrut. Mais elle domina ce trouble si mystérieux pour moi et acheva :

« Quatre ou cinq tomberont dans la nuit. Les autres seront hors d'état de nuire demain. »

Et comme je me frottai les mains, véritablement enchanté de constater que X. 323 vengeait terriblement ma chère morte, miss Aldine eut un geste terrifié.

« Ne vous réjouissez pas.

— Pourquoi donc? N'est-il pas naturel... »

Elle coupa la phrase pour lancer d'une voix nerveuse et voilée :

« Rien n'est naturel, rien. A peine arrêtés, tous les yeux d'Or vert sont morts entre les bras des policiers. Ils avaient été empoisonnés avant de se rendre là où ils devaient tomber au pouvoir de la police.

— Empoisonnés! répétais-je avec stupéur. Qui avait pu?... »

Elle s'exclama avec épouvante :

« Qui?... Leur chef donc, les mettant ainsi dans l'impossibilité de le trahir.

— Il savait qu'ils seraient capturés par les braves agents égyptiens?

— Il devait le savoir, » gémit mon interlocutrice.

Et je me pris à frissonner comme elle-même. Toutefois, ma satanée curiosité, toujours supérieure à mes émotions, m'incita à poser une question qui eut un résultat inattendu.

« Mais ce chef, le connaissez-vous? »

J'avais été sur le point de prononcer le nom de Strezzi et vraiment, à cette heure encore, je ne sais pas pourquoi mes lèvres avaient prudemment modifié ma pensée.

Comme je m'applaudis de ma réserve en voyant les traits de la dactylographe se couvrir d'une rougeur ardente, se convulser en un rire de folie!

« Il me demande si je le connais!... A moi, à moi? Le chef! Le chef!... Oh! qu'il soit vainqueur ou vaincu, les Yeux d'Or vert sont gravés sur mon front, sur mon cœur, sur mon esprit. »

Brusquement, elle se tut, se précipita vers la bibliothèque et, actionnant le ressort qui déterminait l'ouverture de l'issue secrète, elle disparut, me laissant totalement démoralisé par ce que je venais d'entendre.

Pourquoi cette exclamation : *Les Yeux d'Or sont gravés sur mon front!*

Qu'a-t-elle donc de commun avec Strezzi? Comment obéit-elle à X. 323?

Et puis, une foule de détails, épars jusque-là dans ma cervelle, se groupent, m'apportent un malaise indicible.

Miss Aldine n'est pas ce qu'elle s'efforce de paraître. Il y a dans ses gestes, dans le choix de ses expressions, une distinction qui trahit l'habitude d'un monde supérieur, un esprit étonnamment cultivé.

Je constate qu'elle est l'égale intellectuelle de Tanagra.

Elle conserve, dans le désarroi indéniable de sa pensée, un tact, une mesure que donne seule une éducation élevée.

Je suis curieux, on le sait; je lui ai tendu les pièges auxquels succombent presque toujours les *interviewés*; elle les a éludés sans paraître les remarquer, et je dois ainsi arriver à cette constatation désagréable pour le correspondant émérite du *Times*: que je ne suis pas plus avancé que le premier jour dans la connaissance de l'être intérieur de la charmante dactylographe.

Une heure s'écoule dans ces réflexions. Miss Aldine reparait. En termes choisis elle s'excuse de sa brusque sortie, elle dit enfermer en elle un secret douloureux, m'arrête quand je veux témoigner mes regrets d'une phrase inconsiderée et conclut :

« Je vous en prie, qu'il ne soit plus question de cet incident. »

Après quoi, du ton le plus naturel :

« Ceux que X. 323 a signalés à la police sont bien près d'être arrêtés. J'attends avec impatience de savoir s'ils trépasseront comme leurs devanciers.

— Vous serez donc avisée?

— Oui, dans la soirée. Désirez-vous que je vous renseigne aussitôt?

— Vous n'en doutez pas, j'imagine. »

Elle secoue mélancoliquement la tête. Elle reprend :

« Vous avez bien souffert aussi! Eh bien, lisez, car peut-être il sera tard quand je reviendrai.

— Je vais mettre à jour ma relation pour le *Times*, cette relation qui, je l'espère, sera publiée... après la victoire de mes amis. »

Il me sembla qu'elle était agitée par un tremblement.

Mais cela fut si rapide que je n'osai m'assurer la certitude de mon impression. Elle reprit d'un ton indéfinissable :

« X. 323 avait disposé autrement de votre soirée.

— Lui? m'écriai-je, surpris par l'affirmation inattendue.

— Oui.

— Et qu'avait-il décidé? »

Miss Aldine tira de sa poche un cahier de la dimension d'un carnet block-notes petit format.

« Il désire que vous lisiez ceci, et spécialement la partie comprise entre les croix au crayon rouge. »

Je tenais déjà le carnet. J'allais le feuilleter. Elle m'arrêta encore.

« Attendez. Vous devez être seul pour lire. Au revoir. »

Et l'étrange jeune fille marcha vers la bibliothèque.

Le glissement léger de l'issue secrète

pivotant sur elle-même m'avertit qu'elle avait quitté ma prison. Et, envahi soudainement par un désir irrésistible de connaître la communication de X. 323, j'ouvris le cahier.

Je retins un cri.

Je reconnaissais cette écriture. Tanagra avait tracé les lignes qui dansaient devant mes yeux.

Sans que je puisse me dire pourquoi, mon cœur se prit à battre follement.

Au surplus, je ne m'inquiétai pas de ce phénomène cardiaque. Une idée m'absorbait.

Je voulais lire, lire, ainsi que l'ordonnait X. 323, ce que la sœur d'Ellen avait écrit.

C'est ainsi que parvinrent à ma connaissance les pages du « Journal » de Tanagra, que j'ai reproduites en tête de la seconde partie de mon récit.

Ainsi se produisit en moi l'évolution que X. 323, avec sa profonde connaissance du cœur humain, avait certainement escomptée.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.



La Fleur Merveilleuse

Le Calte de la Tulipe en Turquie

L'HISTOIRE de la « fleur merveilleuse » est tellement liée à celle de la Hollande, que beaucoup de gens la croient originaire de ce pays.

Pourtant, c'est vers le milieu du seizième siècle que Gessner en vit une à Augsbourg pour la première fois. Elle venait de Constantinople. La première qui vint en France y fut introduite au début du dix-huitième siècle. Depuis bien longtemps déjà en Turquie on lui consacrait un véritable culte.

Envoyer une tulipe à quelqu'un, au pays du sultan, c'est lui faire un présent très honorifique et lui marquer beaucoup d'estime. Le langage des fleurs, connu de toutes les femmes d'Orient, n'attribue-t-il pas à la tulipe le signe de grandeur et de magnificence...

Dans toute la Turquie, la tulipe partage pour ainsi dire les honneurs de la divinité. On lui consacre même un jour de fête au mois d'avril.

Des carafes garnies de tulipes sont rangées en nombre considérable dans la cour du sérail sur des bancs de bois. Entre chaque carafe sont placés des flambeaux et par derrière on place des cages d'oiseaux rares. Quelquefois même on ajoute à cet ensemble des bouteilles rondes, remplies de liqueurs diversement colorées.

Les présents que les dignitaires et les grands de la cour offrent au sultan sont également disposés sur des tapis dans la cour du sérail.

De gracieux visages de femmes apparaissent entre les fleurs. Ce sont les épouses du sultan qui viennent prendre part à la fête. Tout le monde est gai ce jour-là. Abd-ul-Hamid lui-même, l'homme malade, le sultan blême, n'oubliait pas ce jour-là de célébrer la fête de la tulipe.

A. R.

Chez les Indiens Coulais

du Haut-Maroni

Prospection Tragique

par GEORGES BROUSSEAU

II

LA PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Lorenzo, accompagné de ses trois hommes, arriva sur ces entrefaites. Du premier coup d'œil, il avait, lui aussi, compris ce qui s'était passé. On n'eut qu'à lui préciser les détails de l'aventure et, comme la nuit approchait, sur son avis, on alluma deux grands foyers autour du camp, du côté opposé à la rivière. Deux sentinelles armées se postèrent dans l'ombre, non loin de ces feux, avec la consigne de donner l'alarme au premier bruit suspect dans les alentours. Ensuite, réunis dans la grande case, nous tîmes conseil. Lorenzo parla le premier :

« Hier, à une heure de marche environ, dans le Sud-Sud-Ouest, nous avons trouvé une crique riche. »

Et, retirant de sa poche de tout petits paquets de feuilles repliées sur elles-mêmes et ficelés de lianes, il en ouvrit quelques-uns et tout le monde put voir et estimer l'or et les pépites qui scintillaient sous les rayons vacillants des deux fanoux qui nous éclairaient. C'étaient des batées¹ de quatre à cinq grammes d'or qui promettaient une fortune.

Mais, du même geste silencieux qui avait déplié les batées, Lorenzo enveloppa soigneusement les échantillons de sa découverte, les ficela avec les mêmes fines lianes et les remit dans la cassette en fer qu'il avait retirée de son sac. Il reprit :

« Ce matin, nous avons reconnu encore d'autres criques plus éloignées, mais ce qui a surtout attiré notre attention, c'est un sentier battu où se trouvaient marquées des empreintes humaines récentes. Nous n'étions pas loin de l'Aloé et, vers le Sud, cette piste y aboutissait. Du côté opposé, elle conduisait certainement à un village que nous allâmes reconnaître en nous dissimulant. Le chant des coqs, quelques pieds de bananiers et aussi les aboiements des chiens nous en indiquèrent la direction. Laisant mes trois compagnons en arrière et m'étant dévêtu de mes vêtements trop clairs, je m'approchai de la clairière et, grimant sur un arbre, je pus, sans être vu, compter vingt-deux huttes et estimer ainsi sa population une centaine d'habitants environ. A l'heure qu'il est, les Indiens n'ont encore pris aucune décision, mais demain ils se réuniront et, très probablement dans la journée, ou après-demain au plus tard, nous recevrons de leurs nouvelles. »

Monseigneur, qui avait guerroyé en Afrique et voulait prendre sa revanche sur les

¹. Une batée contient environ trois décimètres cubes de graviers.

Coulais qui l'avaient mis en mauvaise posture, émettait l'avis qu'il fallait s'armer et entrer en campagne de suite, pour les repousser dans l'intérieur, leur reprendre notre camarade mort, ou peut-être encore vivant, et exploiter ensuite la riche découverte faite par notre contremaitre.

Aussitôt, les avis furent partagés et cinq ou six de nos ouvriers ne parlaient de rien moins que de fuir immédiatement à la faveur de la nuit et de regagner le milieu de la grande rivière où les flèches de nos adversaires ne pourraient nous atteindre.

Finalement, comme on attendait mon opinion, je fis un signe à Lorenzo et à Larchevêque et je glissai à l'oreille du premier ces seuls mots :

« Cachez les pirogues. »

Alors, pendant que j'exposais le plus sagement possible un plan qui nous permettrait, tout en nous défendant des entreprises des Indiens, d'exploiter, ou tout au moins de reconnaître plus complètement le riche gisement qui devait faire notre fortune à tous, mes deux émissaires disparaissaient dans la nuit, chacun de son côté.

« Enfin, dis-je à nos mineurs, il est possible que, nous sachant armés et bien déterminés à nous défendre, les Coulais préféreront à une guerre sans merci les cadeaux que nous pouvons leur faire, plus estimables pour eux que toutes les mines d'or, notamment des sabres, des couteaux, des haches et autres instruments de fer qui remplaceraient leurs armes de pierre et leurs couteaux de silex ou d'ivoire de sanglier. »

J'avais presque réussi à les dissuader de fuir en leur représentant toute la honte qu'il y avait à abandonner leurs camarades et ensuite toute l'impossibilité d'un exode immédiat la nuit, dans une rivière étroite sans compter que sur les rives une embuscade probable de nos ennemis pouvait nous être fatale.

Monseigneur étant revenu s'asseoir à mon côté et Lorenzo ayant annoncé sa présence par un ordre donné aux sentinelles, je compris que tout argument serait désormais superflu.

« Que les lâches qui veulent nous quitter s'en aillent, nous sommes prêts à leur donner huit jours de ration pour fuir ; quant à nous, Larchevêque, Lorenzo (j'appelais ainsi les noms de ceux dont j'étais sûr) nous restons. »

Cinq dissidents déclarèrent en créole :

« *Nou pa véni ici pou brigua.* » (Nous ne sommes pas venus ici pour nous battre.)

Je les congédiai d'un geste en leur disant :

« *Zautes pouvé préparé ou pagara pou pati.* » (Vous pouvez préparer vos bagages pour partir.)

Quelques instants après, ils revenaient désappointés et tout geignants :

« *Chef, Indiens là véni pren pirogues!* » (Les Indiens sont déjà venus prendre les pirogues!)

A quoi je répondis :

« *Attention li qué véni pren ou. Zautes besoin un coup de sec avant mourir.* » (Faites bien attention, ils vont aussi venir vous

prendre, vous avez besoin d'un coup de bon tafia avant de mourir.)

Et je priai Lorenzo de leur donner une bouteille de rhum pour leur mettre un peu de cœur au ventre. Ils burent le tafia et, versatiles comme des enfants, ils jurèrent d'exterminer tous les Indiens.

Quand nous fûmes tous d'accord, après un copieux repas, nous décidâmes qu'au lever de la lune, vers trois heures du matin, conduits par Lorenzo, nous irions jusqu'au village coulais que nous surprendrions ainsi au point du jour, bien résolus à y faire des prisonniers qui nous serviraient d'otages et nous garantiraient ainsi de la bonne foi de nos adversaires dans le traité que nous avions l'intention de passer avec eux.

On prépara les munitions, on dénombra les balles et les chevrotines. Larchevêque fabriqua avec de la dynamite et des clous à dalles, dans de vieilles boîtes de conserves, des bombes armées de mèches de cordon Bickford qu'on pouvait lancer à distance comme des grenades de marine. Equipés et prêts à partir, après une théorie sur les feux de salve et le déploiement en tirailleurs dans la brousse, nous nous couchâmes tout habillés, sur le qui-vive,

A trois heures du matin, nous partions en silence et en file indienne.

Notre plan d'attaque était simple. Arrivés au Sud du village, du côté de l'Aloé, nous déposâmes quatre ou cinq de nos bombes à l'orée de la forêt, non loin des cases, nous allumâmes les mèches de briquet qui devaient nous donner le temps de contourner la clairière et de nous embusquer au Nord en attendant leur déflagration. Il arriva ce que nous avions prévu. Les bombes explosèrent avec une régularité de salve d'artillerie. Les Coulais, armés en hâte, dans le désordre et l'épouvante du premier moment, se réunirent autour de leur chef pour faire face à l'attaque qui semblait venir du Sud.

Les femmes, les enfants, fuyaient, angoissés, haletants, dans notre direction. Comme nous ne faisons la guerre qu'aux hommes, nous laissâmes passer cette bande affolée et seule une jeune fille de quinze à seize ans fut arrêtée par nous et mise dans l'impossibilité de fuir.

Nous avançâmes vers le village au travers duquel nous envoyâmes quelques feux de salve. En entendant siffler nos balles, les Indiens, se croyant cernés, s'enfuirent dans la forêt dans toutes les directions. Un des leurs, qui avait été blessé grièvement à la cuisse et qui ne pouvait fuir, fut fait prisonnier par nous.

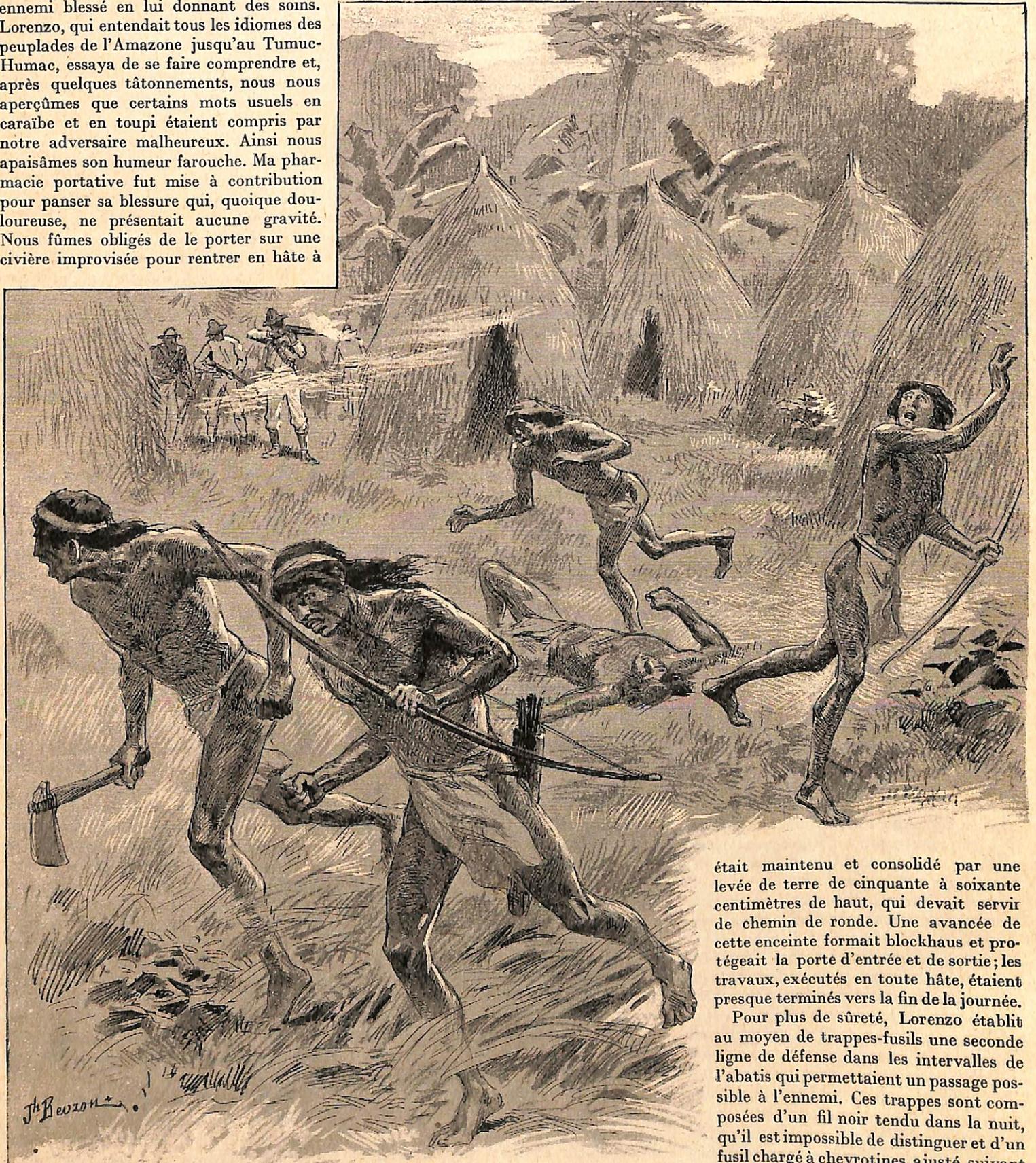
Restés maîtres de la situation, nous fouillâmes en vain les pailloles pour y trouver le corps de notre compagnon tué la veille. Je ne pus empêcher nos miliciens improvisés de piller quelque modeste butin. Cependant, je dus user de toute mon autorité pour les empêcher de mettre le feu au village. Notre but était d'entrer en relations d'amitié avec les Coulais auxquels nous avions suffisamment démontré la puissance de nos arguments. Grâce à l'échange de son

prisonniers et de quelques cadeaux de part et d'autre, nous espérions pouvoir exploiter notre riche découverte.

Notre projet connu et approuvé par tous, nous commençâmes par rassurer notre ennemi blessé en lui donnant des soins. Lorenzo, qui entendait tous les idiomes des peuplades de l'Amazone jusqu'au Tumuc-Humac, essaya de se faire comprendre et, après quelques tâtonnements, nous nous aperçûmes que certains mots usuels en caraïbe et en toupî étaient compris par notre adversaire malheureux. Ainsi nous apaisâmes son humeur farouche. Ma pharmacie portative fut mise à contribution pour panser sa blessure qui, quoique douloureuse, ne présentait aucune gravité. Nous fûmes obligés de le porter sur une civière improvisée pour rentrer en hâte à

dispositions pour éviter une surprise. Lorenzo faisait élargir à coups de hache le cercle de notre abatis d'arbres, Larchevêque et moi travaillions avec quelques hommes à la construction d'une palissade

surveillés, nous aidèrent même dans cette tâche. La palissade devait ainsi faire le tour du camp sur une soixantaine de mètres de demi-circonférence, avec la rivière comme diamètre. En dedans, cet ouvrage



PROSPECTION TRAGIQUE

Les Indiens, se croyant cernés, s'enfuirent dans toutes les directions. (P. 331, col. 3.)

notre campement avant que ses congénères aient pris une décision.

Nous y arrivâmes vers midi et, contre tout événement, nous prîmes aussitôt nos

composée de pieux de trois mètres de haut, piqués en terre et dont les intervalles devaient être garnis de grosses lianes entrelacées. Nos deux prisonniers, suffisamment

était maintenu et consolidé par une levée de terre de cinquante à soixante centimètres de haut, qui devait servir de chemin de ronde. Une avancée de cette enceinte formait blockhaus et protégeait la porte d'entrée et de sortie; les travaux, exécutés en toute hâte, étaient presque terminés vers la fin de la journée.

Pour plus de sûreté, Lorenzo établit au moyen de trappes-fusils une seconde ligne de défense dans les intervalles de l'abatis qui permettaient un passage possible à l'ennemi. Ces trappes sont composées d'un fil noir tendu dans la nuit, qu'il est impossible de distinguer et d'un fusil chargé à chevrotines ajusté suivant la longueur de ce fil. Qu'un être vivant ou un objet quelconque vienne à le heurter, le fusil armé part et mitraille tout ce qui se trouve dans sa ligne de tir. Dans tous les cas, l'alarme est ainsi donnée.

(A suivre.)  GEORGES BROUSSEAU.



LES DIEUX EN VOYAGE

Chaque année le Tachi-Lama — « la Grande Perte du Savoir », comme l'appellent les Tibétains — a pour devoir d'inspecter les innombrables couvents du Tibet et de faire passer les examens aux bonzes. Tous les douze ans, chaque district le voit revenir, plus érudit, plus savant que jamais.

Au Pays des Lamas

LES DIEUX EN VOYAGE

LES Bouddhistes du Tibet sont dans le plus grand deuil, car leur dieu, le Dalai-lama, incarnation de Bouddha, est en fuite. Il a peur et, pour cacher ses craintes, il fait celui qui est parti pour s'amuser et qui accomplit un voyage.

Nous avons déjà conté les péripéties de cette fuite du Dalai-lama, qui fut de sa part une résolution sage, car rien n'eût pu le défendre contre les Chinois. Il ne possède, en effet, qu'une garde composée de cent cinquante hommes qui sont des lamas armés et qu'on appelle *tsé-djongs*, c'est-à-dire protecteurs de la vie.

Le roi civil des Lhasa dispose, lui aussi, d'une compagnie de cent cinquante hommes qu'on nomme *tchrong-kor*, entourage de la poitrine. En joignant les deux troupes, c'est encore peu contre l'armée des Fils du Ciel.

Le Dalai-lama a quitté Darjeeling, aux Indes, où il s'était réfugié, pour se rendre à Calcutta et visiter divers centres bouddhiques du Nord de l'Inde, entre autres Pouri et Gaya. On dit que le Bouddha incarné est très désireux de venir en Angleterre conférer avec le gouvernement britannique et qu'il persiste à refuser d'écouter les demandes des lamas qui l'invitent à rentrer à Lhasa.

En l'absence du Dalai-lama, le peuple est gouverné spirituellement par une sorte de collège de cardinaux bouddhistes, qui se compose de cinq lamas, le *dabol-lama*, le *bantchin-erduni*, le *bodgo-lama*, le *darma-lama* et, par-dessus les autres, le *Tachi-lama*.

Au *Tachi-lama* appartient plus spécialement l'autorité doctrinale sur les bonzes et sur les monastères bouddhistes. Le *Tachi-lama* doit être le plus savant de tous les lamas; et celui qui remplit actuellement cette fonction est d'une science et d'une érudition si admirables, que les Tibétains l'ont surnommé : la *Grande Perte du Savoir*.

Il est, de droit, le président de tous les jurys pour l'admission des novices au titre de lama, et il a pour devoir d'inspecter tous les couvents, pour y faire passer des examens aux bonzes, même déjà anciens.

Il visite ses innombrables monastères dans le cycle, normal au Tibet, qui est de douze ans. La première année, *tchetchan-ul* (année du chat), il inspecte une première circonscription. Durant la deuxième année, *daoud-ul* (année de la vache), il parcourt une circonscription limitrophe. Et, ainsi de suite, tous les districts spirituels voient le *Tachi-lama* venir, puis, douze ans après, revenir encore, toujours plus admirable d'érudition et, parfois, de génie.

Le *Tachi-lama* connaît, et toujours il est censé connaître toutes les grandes œuvres bouddhiques, par exemple, le *Kah-Gyur*, qui se compose de cent volumes et renferme mille quatre-vingt-trois traités. Il doit savoir aussi le *Stan-Gyur*, formé de cent vingt-cinq volumes et de quatre mille traités.

Le pouvoir du *Tachi-lama* est immense et redoutable, en ce sens qu'il lui appartient de dégrader tous les lamas, sauf le Dalai.

Il lui suffit, en effet, de poser à un bonze des questions difficiles. Le bonze garde un silence confus; le *Tachi-lama* porte cette sentence : « Tous les lamas sont des génies incarnés en des hommes. Toi, tu cesses désormais d'être une âme divine, je te renvoie à la foule des hommes inférieurs. Je te retire, pour plus tard, l'honneur de la sépulture céleste; je ne t'accorde que la

vulgaire sépulture terrestre et aquatique. »

La *sépulture céleste* des lamas consiste en ce qu'ils sont incinérés et que l'on enterre leurs cendres sous un obélisque. Dans la sépulture terrestre, le mort est coupé en morceaux et jeté en pâture aux chiens. Dans la sépulture aquatique, on pile les os et l'on jette toute cette poussière dans un fleuve ou dans un lac.

Le *Tachi-lama* porte le grand bonnet rouge, symbole de l'orthodoxie bouddhiste. Tous les lamas orthodoxes ont un petit bonnet rouge; les bonzes dissidents ont le bonnet jaune. Mais, devant le *Tachi-lama*, les bonzes les plus élevés, même les cardinaux-lamas, doivent se tenir tête nue, car il est un génie plus divin que les autres.

ANDRÉ CHARMELIN.

UN ART INGRAT

Les Records de la Micrographie

La micrographie est un... art qui devrait être chinois, tellement il nécessite de patience et d'adresse. C'est surtout un art ingrat, car s'il est nécessaire quelquefois de travailler plusieurs années sur un chef-d'œuvre pour le mener à bonne fin, on en tire rarement un profit quelconque.

La micrographie, il est temps de le dire pour les profanes, consiste, ainsi que son nom l'indique, à écrire en lettres microscopiques.

Mistress Cosgriff, de Chippewa-Falls, fut nommée l'année dernière championne de micrographie, non seulement pour les États-Unis, mais pour le monde entier. Dans un concours international elle distança de loin concurrents et concurrentes, battant même tous les records connus.

Mistress Cosgriff écrivit en effet 8,796 mots sur une carte postale, toute l'histoire de l'Union!

Naturellement, à l'œil nu, on ne voyait rien du tout, à peine de minuscules points noirs. Mais les amateurs admis à contempler ce rare chef-d'œuvre admiraient à la loupe, paraît-il, une magnifique écriture de ronde.

M. Lushington, de Manchester, rêve de lui enlever son titre et les travaux exécutés par cet honorable gentleman légitiment pleinement cette espérance.

Entre autres pièces curieuses de sa collection, M. Lushington possède un timbre-poste au verso duquel il écrivit jadis un poème en vers d'Edouard Allan Poe : « Le palais hanté ».

Mais voici mieux encore; un œuf d'autruche qui porte en spirale sur sa coque un roman complet de Dickens : « Old curiosity shop ». Le magasin d'antiquités). L'artiste a travaillé plus de deux ans sur cette pièce fragile qu'un choc un peu violent pourrait anéantir. M. Lushington travaille depuis plus d'une année à rédiger ses mémoires, mais naturellement ce n'est pas sur du papier ordinaire qu'il les écrit, c'est... au dos de sa photographie.

Nous citerons encore une jeune fille hongroise, M^{lle} Hona Bauer qui s'est spécialisée dans la micrographie sur bouchons. Sa collection, déjà très complète, contient surtout des extraits de la Bible et des poèmes sacrés.

Ces merveilles de patience, facilitées relativement par l'emploi de loupes très puissantes, ne sont pas aussi inutiles qu'on serait tenté de le croire, puisque l'été dernier un riche collectionneur américain payait à M^{lle} Bauer l'un de ses curieux bouchons le prix respectable de dix mille francs. La charitable jeune fille abandonnait immédiatement les trois quarts de la somme à une œuvre de bienfaisance de Budapest.

Cyrille VALDI.

EXPLOITS DE 4 FRANÇAIS A LA FRONTIERE

L'Alerte!



par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

CHAPITRE XI

EN AUTOMOBILE (Suite.)

PAUL Vigy semble pétrifié. Il répète le nom du père de Freya, et ses dents claquent, sa voix s'étrangle.

Comment! C'est le père de Freya que, tel un bandit de grand chemin, il a assailli, la menace à la bouche, le revolver au poing!

Il frémit de la tête aux pieds et laisse tomber son revolver dans la neige : toute sa présence d'esprit l'a abandonné.

Effondré, les yeux hagards, il ne sait que répéter, comme un fou :

— M. Valborg!... M. Valborg!...

S'il était seul, il s'enfuirait peut-être!

Frank, qui s'est approché, Delmont, le chauffeur, regardent cette scène, interdits, n'y comprenant rien.

— Voyons, cher monsieur, reprend placidement le Danois, il y a une méprise. Nous la tirerons au clair tout à l'heure. L'important pour vous, en ce moment, m'avez-vous dit, est de disposer quelques instants de mon automobile.

« Eh bien! cela va de soi, et je n'ai aucune raison de vous la refuser. Donc, c'est chose entendue... Vous pouvez personnellement prendre place à côté de moi, car je ne suppose pas que vous m'obligiez à recevoir aussi ces... messieurs qui ne m'ont pas été présentés. Partons donc, vous me direz en route comment et pourquoi, ayant quitté M. Vigy le mardi soir en habit et la boutonnière fleurie, je le retrouve le dimanche suivant transformé en... condottiere, attaquant les passants sur les grandes routes!

Sous le coup de fouet de cette phrase, où perce un dédaigneux étonnement, Paul Vigy se ressaisit :

— Monsieur, dit-il, quand vous saurez tout, vous apprécierez peut-être autrement l'acte en apparence extravagant que je viens de commettre à votre endroit. Dites-vous seulement que j'y ai été amené par l'accomplissement d'un devoir... d'un devoir sacré...

« Mais l'instant est trop grave pour que nous perdions une minute dans des explications hâtives, je vous les donnerai en route... ce qu'il faut en ce moment, c'est fuir et fuir au plus vite.

— Alors, dit Valborg dont le visage change soudain d'expression, montez et filons vite.

— Ce n'est pas aussi simple que vous le croyez, car il faut aussi que je vous demande place pour mes compagnons.

Or, l'un d'entre eux est étendu, blessé, absolument incapable de marcher, dans un fourré voisin.

Paul Vigy tend le bras vers la forêt, dont on devine la lisière au sommet de la pente.

— Embarquons tout votre monde, mon cher monsieur; la voiture est assez vaste pour que nous tenions quatre à l'aise à l'intérieur, et il reste une place disponible près du chauffeur. Maintenant, où voulez-vous aller? Si je vous ai bien compris, mes affaires me paraissent moins urgentes que les vôtres, je suis donc disposé à vous consacrer tout mon temps.

— Où aller, monsieur Valborg? N'importe où, pourvu que nous sortions au plus tôt du territoire allemand.

— Parfait, je vais à Luxembourg, vous ne me dérangez même pas; nous continuerons sur la même route; dépêchez-vous de transporter ici votre infirme, je vous attends.

Les trois hommes et le jeune garçon s'enfoncent dans les ténèbres...

Dix minutes plus tard, ils reparaisent, Grandin assis sur un siège formé des mains entrelacées de l'ingénieur et du mineur, tandis que Georges Delmont, en arrière, soutient le buste athlétique du mécanicien; le petit Jean ferme la marche, sa bicyclette à la main.

Le blessé est installé dans le fond de la limousine, auprès de Valborg, et sa jambe étendue ayant pris une place, Georges Delmont s'installe sur le siège, à côté du chauffeur.

Frank Hettange, de son côté, manifeste toutes ses préférences pour la position « en lapin » sur le marchepied : en réalité, il n'est encore qu'à demi rassuré et veut par lui-même surveiller la route jusqu'à la douane allemande inclusivement.

Au moment de monter à son tour pour occuper l'un des strapontins de l'intérieur, Vigy s'aperçoit que le fils du père Mendling reste sur le bas côté de la route, appuyé au guidon de sa machine.

— Eh bien! Jean, dit-il, viens-tu, Jean?

L'enfant hésite, car il voudrait ne pas abandonner sa bicyclette. D'un autre côté, il a peur; il est exténué; il tremble de parcourir seul, en pleine nuit, la longue route qui le sépare de la maisonnette paternelle.

Valborg voit son indécision, saute à terre, empoigne les deux roues de la machine et la lance sur le toit de la voiture, par-dessus les pneus de rechange, comme il eût fait d'un jouet d'enfant.

— Là, maintenant, grimpe, et assieds-toi là sur le second strapontin.

« Orlag! En route! crie-t-il ensuite à son chauffeur, et droit sur Luxembourg!

Un tour de manivelle... et, à grande allure, l'automobile démarre.

— J'ai compris que vous vouliez aller vite, dit Valborg; nous faisons déjà du cinquante à l'heure; si ce n'est pas suffisant, dites-le.

— L'important pour nous, avant toutes explications, rédit Vigy, est de franchir la frontière allemande. Le plus tôt sera le mieux.

— Bien.

Et le Danois porte les lèvres à un cornet acoustique.

— Orlag, tant que vous pourrez!

Le chauffeur, déjà, entame une descente, précédant le passage d'un ruisseau; un peu

à gauche, les lumières du village de Roussy papillotent.

Sous le déclanchement d'un levier, la voiture semble bondir; en un clin d'œil, une courte côte est escaladée.

Au sommet, après un coude, la route s'étend toute droite ondulée par les plissements de la terre, comme une voie de montagnes russes.

L'automobile, bête monstrueuse lancée dans la nuit qui s'ouvre devant la phosphorescente clarté de ses yeux arrondis, s'engage sur ce tracé rectiligne à la vitesse d'au moins 80 kilomètres à l'heure.

Valborg a pris dans une poche du capitonnage une carte routière et l'examine à hauteur de la lampe électrique.

— Six kilomètres à peine d'ici la frontière. Avant huit minutes, nous la passerons.

— Parfaitement, dit Vigy, seulement, coûte que coûte, il faut brûler la politesse aux douaniers allemands, car notre signallement est déjà donné partout.

— Sapristi! Vous avez donc commis des crimes?

— Vous ne croyez pas si bien dire, monsieur Valborg, car aux yeux des Allemands ce que nous venons de faire est un crime qu'un ennemi ne pardonne pas.

— Un ennemi!...

Et sur ce mot qu'il répète entre ses dents, le Danois ne pousse pas plus loin l'indiscrétion.

C'est l'ingénieur qui, à son tour, interroge :

— Mais vous-même, monsieur Valborg, comment êtes-vous ici?

— Ma fille a rallié directement notre yacht à Anvers; moi, j'avais des affaires à traiter à Luxembourg...

— C'est vrai, vous en avez parlé devant moi, de ce voyage d'affaires.

— ... Je comptais rejoindre ma fille demain, pour la suite c'était elle qui devait fixer notre itinéraire.

De nouvelles lumières apparaissent en avant. C'est Évrange.

— La frontière doit être à la sortie du village, dit Paul Vigy, dont la voix tremble légèrement, car c'est le dernier pas dangereux à franchir.

— Ne vous inquiétez pas.

Le Danois abaisse d'un quart la glace adossée au chauffeur, et du ton le plus calme :

— Orlag, dit-il, quand vous arriverez à la douane allemande, vous ralentirez un peu, mais vous passerez sans vous arrêter. Si on vous fait signe, vous ne verrez rien; si le douanier se met en travers, vous lui passerez sur le ventre.

— Et s'il veut nous arrêter, dit Georges Delmont en se retournant et montrant son revolver, je tire.

Le chauffeur Orlag est certainement un peu ahuri de cette aventure.

Il est entouré de compagnons armés qui ont pris d'assaut sa voiture et se déclarent prêts à fusiller la douane; ils ont l'air d'emmener son maître prisonnier, et pourtant celui-ci fait cause commune avec eux et

paraît suggestionné par eux, puisqu'il ne parle de rien moins, lui aussi, que d'aplatir un douanier.

Mais Orlag est un homme calme que de longues randonnées avec un maître autoritaire ont habitué à ne s'étonner sérieusement de rien.

Aussi répond-il avec la même placidité :

— Bien, monsieur. Faut-il aussi écraser les douaniers luxembourgeois?

— Non, gardez-vous-en bien; devant eux, au contraire, vous arrêterez. Sinon, nous serions coffrés avant d'atteindre Luxembourg.

La route décrit un coude à gauche. A droite, un gros village, de ses fenêtres éclairées, étoile les ténèbres. En avant, une sorte de clocher isolé parmi quelques maisons basses indique, sans aucun doute, à la fois la frontière et la douane.

L'automobile, sous le frein, a ralenti sa vitesse qui reste pourtant celle d'un train express. Elle arrive. Un douanier agite une lanterne en s'avançant vers le milieu de la route.

... Devant la trombe mécanique qui se rit de son geste inutile, il n'a que le temps de se garer. Pourtant, il fait mine de s'élaner à sa suite.

— Cours, mon bonhomme! crie Frank Hettange en se penchant.

La voix se perd dans le grondement de la machine.

Peut-être une balle va-t-elle siffler aux oreilles des fuyards. En temps de guerre en effet les douaniers ne sont tenus à aucun ménagement.

Mais non! La machine emportée, disparue dans la nuit, a rendu illusoire toute sanction contre l'audace de ceux qui la montent. Deux minutes plus tard, maintenue dans la main de son chauffeur comme un cheval de sang sous l'étreinte de son cavalier, elle stoppe à la douane luxembourgeoise de Frisange.

Là, les formalités abrégées par un royal pourboire versé par M. Valborg ne durent que quelques instants et, à travers les campagnes endormies et silencieuses, parmi la sécurité d'un pays neutre, l'automobile reprend sa course vers Luxembourg.



— Et maintenant, me direz-vous ce qui vous est arrivé? interrogea M. Valborg.

— J'allais vous proposer de m'écouter quelques instants, répondit Paul Vigy.

Il commença alors un long récit, faisant remonter ses explications jusqu'au moment où il avait quitté Nancy. Il narra son voyage avec le capitaine Roeder, l'acceptation de sa mission secrète, l'enthousiasme qu'avait soulevé en lui le désir ardent et précis d'accomplir une action d'éclat, bien personnelle.

Il passa plus succinctement sur les préparatifs de cette mission, sur son expédition préalable à Thionville et à Luxembourg.

Il montra la nécessité de frapper un grand coup qui, à l'aurore même de la guerre, pût infuser de suite dans les cerveaux si mobiles de ses compatriotes l'idée

maîtresse de la toute-puissance, de l'offensive heureuse et féconde, en même temps que son effet de surprise paralyserait, ne fût-ce que quelques jours, l'élan germanique.

Si l'ingénieur, tout en parlant, avait pu suivre sur le visage de son interlocuteur l'impression produite par ses confidences, il eût remarqué l'étonnement grandissant que reflétait la figure d'ordinaire si flegmatique du Danois. Mais la lampe électrique ne répandait dans la limousine qu'une clarté de demi-teinte, et Valborg avait repris dans l'angle capitonné la posture abandonnée qu'il semblait affectionner.

Son vaste chapeau-étendu sur les yeux, il écoutait en silence.

Vigy en arriva au point de son récit où étaient exposées les circonstances de son départ de Longwy, escorté de ses trois compagnons.

— Quand nous eûmes la certitude de l'entrée des Allemands en France... dit-il.

A ce moment, M. de Valborg eut un haut-le-corps et, rompant brusquement le mutisme qu'il avait gardé jusque-là :

— Quand donc l'avez-vous eue, cette certitude? interrogea-t-il.

— Mais hier soir, et avant vous, bien entendu. Vous n'avez dû apprendre la nouvelle que ce matin à Nancy.

— La nouvelle!... La nouvelle!... Quelle nouvelle? Enfin, continuez, je vais peut-être comprendre.

L'ingénieur, un peu interloqué, reprit sa narration.

Pourtant, au fur et à mesure qu'il avançait dans le récit des actes ayant rempli la nuit et la matinée précédente, une angoisse secrète commençait à le prendre à la gorge.

La stupeur de M. Valborg devenait trop visible. Il redressait le buste brusquement, se croisait les bras dans une pose interrogative et murmurait de temps en temps :

— Vous avez fait cela? Vous avez fait cela?...

Et enfin, quand l'ingénieur, vaguement inquiet, eut terminé par l'émouvante peinture de la locomotive lancée à toute vitesse et livrée à elle-même, culbutant dans le ruisseau, renversant la pile minée, écrasant le vieux Zell... Le Danois ne put se retenir et il explosa :

— Mais pourquoi avez-vous fait tout cela?... Pourquoi?

— Comment, pourquoi?

— Oui, je me creuse, depuis dix minutes à comprendre : si vous avez fait seulement la moitié de tout ce que vous me racontez là, vous êtes perdus.

— Comment, la moitié?... Mais je ne brode, ni ne grossis rien, nous avons tout fait.

— Alors vous êtes perdus, vous dis-je.

— Nous sommes sauvés, au contraire, et grâce à vous, monsieur Valborg. Les Allemands ne viendront pas nous chercher ici.

pour Freya, pour un sourire de ses yeux, pour une parole de ses lèvres, que j'ai voulu accomplir un acte extraordinaire; et, afin de mériter ce sourire, d'entendre, cette parole, depuis vingt-quatre heures, dix fois j'ai risqué ma vie. L'acte qu'elle demandait, je l'ai accompli.»

Mais pouvait-il, à ce père dont l'attitude entière semblait impliquer un blâme, déceler, en cette heure tragique, devant ses compagnons attentifs, tout l'émoi de son âme?

Pourtant, Valborg avait entendu, lui aussi, les paroles d'engagement.

Il était là quand Freya avait dit, de sa voix chaude et prenante : « J'appartendrai à l'homme qui, par une action d'éclat, aura contribué à la délivrance de ma patrie. »

S'il eût été seul avec Valborg, il eût marché droit au but, il lui eût rappelé la promesse sacrée d'où était sorti son projet.

Il ne l'osa point devant Grandin et l'enfant, dont il sentait sur lui les regards étonnés, et il se borna à préciser les résultats de son expédition nocturne :

— Nous avons retardé de quarante-huit heures l'arrivée du corps d'armée concentré à Trèves, peut-être celui du corps de Coblenz. Le résultat valait le risque que nous courions.

— Mais enfin, éclata Valborg, retarder ces corps d'armée, pourquoi?

Cette fois, et à son tour, l'ingénieur resta cloué par la stupeur.

Grandin et le petit Jean qui n'osaient, par déférence, se mêler à la conversation, ouvraient tout grands des yeux ébahis.

D'où sortait donc cet ignorant Danois? Débarquait-il de la lune?

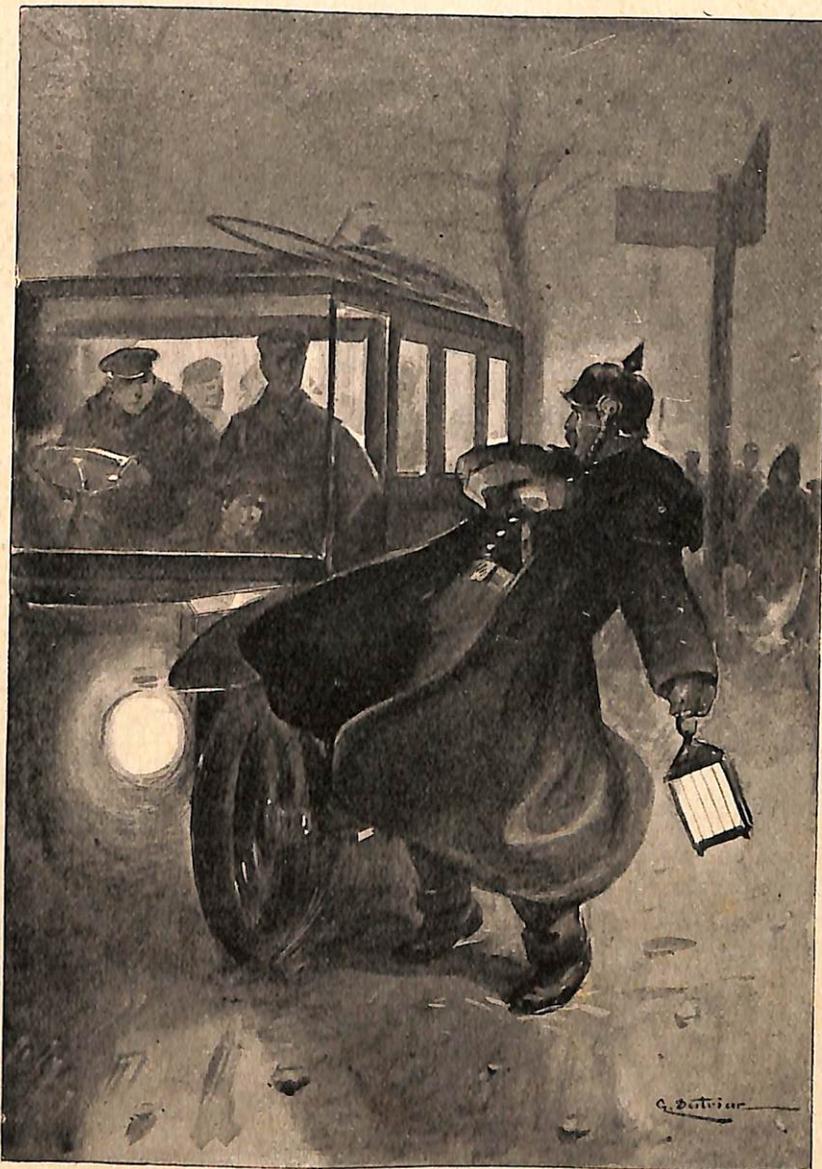
Il était là, pourtant, à la soirée du général de Vendières. Il avait entendu parler des bruits de guerre! Depuis huit jours, c'était le sujet unique des conversations et des préoccupations de tout le monde.

Il devait savoir, comme tous, il ne pouvait plus ignorer que cette guerre était déclarée!

Soudain, un doute énorme, fantastique, surgit dans le cerveau de Paul Vigy.

Il se pencha à demi, et, d'une voix angoissée :

— Voyons, monsieur Valborg, dit-il, nous sommes bien en état de guerre avec l'Allemagne... Vous avez dû l'apprendre à Nancy, hier soir, ce matin au plus tard. Quand êtes-vous parti?



L'ALERTE!

Devant l'auto qui arrive en trombe, le douanier n'a que le temps de se garer. (P. 335, col. 3.)

— Ils viendront vous y chercher, vous dis-je encore, ici, en Belgique, en Hollande, en France, partout.

Et Valborg se penchant, un rais de lumière éclaira son visage d'ordinaire si calme, maintenant bouleversé par une agitation extrême.

Paul Vigy se tut : mille pensées confuses se heurtaient dans sa tête. Et parmi elles, son amour pour Freya mettait une angoisse aiguë.

Qu'allait-il advenir?

Il aurait voulu dire à cet homme : « J'ai fondu ensemble l'amour que j'avais pour ma patrie et l'amour de la vôtre personnifiée par Freya. C'est pour votre fille, c'est

— Cette après-midi, vers quatre heures. On n'y savait rien !
 — Comment, à Nancy, on ignorait ?
 — On ne savait rien, vous dis-je !
 — Mais alors ? balbutia l'ingénieur effondré.

Et les deux hommes se regardèrent un instant comme s'ils eussent voulu pénétrer jusqu'aux replis les plus intimes de leur cerveau.

Ce fut le Danois qui reprit :

— Voyons, monsieur Vigy, écoutez-moi et croyez-moi, car vous semblez vivre dans un rêve dont vous êtes encore mal éveillé ; quand j'ai quitté Nancy, ce soir, non seulement on ignorait l'état de guerre, mais on n'y croyait plus.

— On n'y croyait plus... à Nancy ? Et pourquoi ?

— Parce que, dès le matin, des dépêches avaient été affichées partout, au Palais du Gouvernement, à la Préfecture, à l'Hôtel de Ville, annonçant que la Russie était intervenue.

— La Russie... intervenue !...

— Dame oui... C'est son rôle d'alliée : elle l'a compris un peu tard peut-être, mais elle l'a rempli tout de même.

— Alors, alors... balbutia Paul Vigy, d'une voix qui s'embrouillait de plus en plus, les Allemands n'ont pas violé hier soir la frontière française, à Fontoy ?

— Pas le moins du monde. C'est vous qui avez violé la leur et, s'il y a un « casus belli », c'est vous qui l'aurez provoqué !

Un silence pesant tomba sur cette déclaration stupéfiante.

— Eh bien ! gronda Vigy bouleversé, en regardant alternativement Grandin médusé, et le petit Jean, qui ouvrait des yeux immenses... Eh bien ! nous sommes propres !...

Pour cet homme si vaillant, si pénétré de la haute mission qu'il s'était engagé à mener à bien, c'était l'anéantissement complet de ses espérances. Un profond découragement l'envahissait peu à peu.

(A suivre.)

☞ CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRIANT.)

☞ UNE ENTENTE CORDIALE

**Nous sommes rajeunis ☞
de 9 minutes 21 secondes**

☞ Le projet de loi concernant l'heure légale française ayant été adopté par le Sénat, après avoir été accepté par la Chambre, il a

l'Ouest, et retarde d'une heure sur celle du fuseau voisin de l'Est.

Nous remarquons que l'Europe comprend 3 fuseaux et par suite trois heures normales, celle de l'Europe occidentale à laquelle se rattachent l'Angleterre, l'Espagne et Portugal, la Belgique et la France, celle de l'Europe centrale, Berlin comme méridien, et celle de l'Europe orientale ayant approximativement Constantinople comme méridien. Ainsi, la France, appartenant au fuseau horaire de l'Europe occidentale, son heure légale sera obtenue, en retardant l'heure légale actuelle prise sur le méridien de Paris, de 9 minutes 21 secondes, qui correspondent au passage du soleil au méridien de Greenwich. Aussi, l'heure de Paris, ainsi que celle de toutes les villes de France, sera la même que celle de Bruxelles, La Haye, Madrid et Londres, il y aura exactement une heure de différence entre Paris et Berlin, deux heures entre Paris et Constantinople.

Les calculs horaires ont été pour tout le monde ainsi simplifiés, car lorsqu'on pense qu'avant 1891, les horloges des principales villes de France étaient mises à l'heure locale, il fallait sans cesse régler sa montre quand on voyageait. C'est alors qu'une loi décida que dans le but d'éviter ces nombreux inconvénients qui résultaient pour les chemins de fer, l'heure légale dans toute la France serait celle qui était réglée sur le méridien de Paris et de nouveau la loi a décidé que l'heure légale en France ne serait plus celle du méridien de Paris, mais celle du méridien de Greenwich.

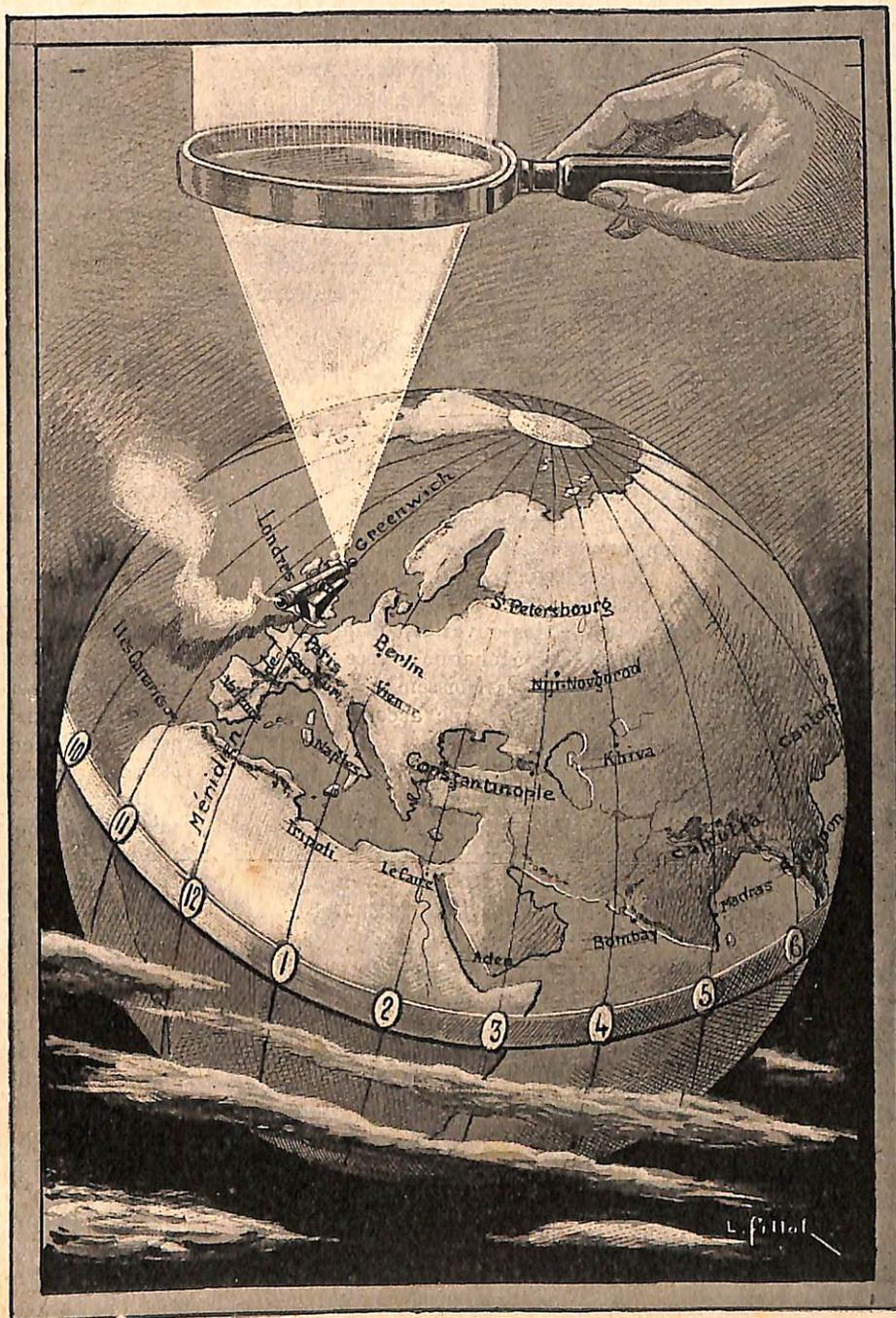
Ce fut dans la nuit du 10 au 11 mars, à minuit, qu'eut lieu ce changement, toutes les horloges publiques furent arrêtées à minuit pendant 9 minutes 21 secondes, le temps suspendit son cours, 9 minutes 21 secondes se passèrent sans nous vieillir, jusqu'à ce

que nous fussions rentrés dans le temps nouveau.

L'application de la nouvelle loi a intéressé spécialement les compagnies de chemins de fer. Beaucoup de trains qui se trouvaient en retard, et ils furent nombreux, purent ainsi sans dépenser de combustible, regagner le temps perdu !

Quant aux trains en avance, je les crois peu nombreux, ils ont dû s'arrêter en pleine campagne et attendre l'heure nouvelle fixée par la loi.

☞ LÉON FILLOL.



Depuis le 11 mars c'est l'Angleterre qui donne l'heure française, et la fantaisie de notre dessinateur a imaginé qu'une main colossale, dirigeant les rayons solaires sur un canon placé à Greenwich, le faisait tonner à midi, comme tonnaient naguère le canon de la Tour Eiffel et celui du Jardin du Palais Royal.

fallu que nous rajeunissions de 9 minutes 21 secondes, et voici pourquoi :

La circonférence du globe terrestre comprend 360 degrés de longitude que le soleil parcourt en 24 heures. On a partagé cette circonférence en 24 fuseaux horaires compris entre deux méridiens distants de 15 degrés de longitude. Le soleil met ainsi juste une heure à passer d'un méridien à l'autre, à parcourir un fuseau. En admettant simplement que dans ce fuseau horaire l'heure soit la même partout, elle avance ainsi d'une heure sur celle du fuseau voisin de

LES GRANDES AVENTURES

Bras de Fer

par
Louis BOUSSENARD

DEUXIÈME PARTIE
Le Roi du Bagne.

00000

CHAPITRE IX (Suite.)

AVEC un magnifique sang-froid, et pas démonté le moins du monde par cette effroyable accusation, l'ingénieur se met à rire et dit d'une voix étrangement calme :

« Commandant, ce jeune homme a sans doute reçu un coup de soleil... Il divague... Mais comme sa folie est trop absurde pour n'être pas inoffensive, je vous prie simplement... »

Jusqu'alors personnage muet, le surveillant l'interrompt d'un mot :

« Assez !... Moi aussi, je vous reconnais... »

« Votre voix est de celles qu'on n'oublie pas... ni votre regard, qui a croisé le mien là-bas, à la crique Charvein... quand votre lognon est tombé... »

« J'ai été votre surveillant, au pénitencier de Cayenne. »

L'homme rit de plus belle et s'écrie :

« Alors, je ressemble d'une façon bien désagréable à un coquin... »

— Oui, une ressemblance qui se poursuit

Reproduction et traduction réservées. Voir les numéros 727 à 748.

UNE ÉPIDÉMIE INEXPLIQUÉE

Singulière Vengeance d'un Arabe

Quand un Arabe veut se venger, il montre un esprit fertile en ressources, et l'on en a vu parfois imaginer de singuliers procédés de nuire à leur prochain.

Il arriva jadis qu'un riche marchand de bestiaux perdit, en l'espace de quelques heures, toutes les bêtes de son troupeau qui était considérable. Une maladie terrible et inconnue s'était déclarée parmi elles, les emportant toutes une à une. Le marchand fut ruiné ; fataliste comme on l'est dans cette race, il attribua sa catastrophe à une malédiction surnaturelle. Elle provenait simplement de la rancune d'un rival.

Voici ce qui s'était passé. Un jeune Arabe s'était vu refuser, faute de pouvoir fournir la dot exigée, la fille d'un cheikh, qu'il avait demandée en mariage ; peu de temps après, elle fut donnée au riche marchand dont nous venons de parler qui n'avait pas eu de peine à payer la somme demandée par le père. Le jeune homme évincé résolut de se venger.

Il savait que tous les jours des bergers menaient paître les troupeaux de son rival dans de vastes prairies qui contenaient aussi quelques arbres, oliviers ou autres.

Une nuit, s'étant préalablement procuré une dizaine de crapauds vivants, le jeune Arabe se rendit

jusqu'aux tatouages de votre poitrine... et que nous allons identifier tout à l'heure...

« D'abord, au côté gauche, quatre lettres rouges L. R. D. B... puis une couronne et un sceptre... et enfin, une devise sur le côté droit : Etre libre ou mourir !... »

« A présent, nierez-vous encore ?... »

« Commandant, donnez-moi l'ordre de l'arrêter et vous allez voir... »

Le grand chef, très pâle, mais calme et résolu, intervient et dit froidement :

« Monsieur, défendez-vous !... Autrement que par des paroles... Un seul geste peut faire crouler cette accusation. »

« Écartez vos vêtements et montrez votre poitrine... »

L'homme se met à rire et, regardant son compagnon, lui dit en haussant les épaules :

« Je crois que nous sommes faits ! (pris !)

— Ah ! vous avouez donc ! s'écrie le commandant.

— Mais j'avoue !... Tout !... »

— C'est vous le Roi du Bagne ?... »

— C'est moi !

— Alors, vous êtes mon prisonnier !

— Non ! car on ne prend pas le Roi du Bagne !... »

Craignant une résistance désespérée, le commandant supérieur crie :

« Aux armes ! »

Et sa voix retentit comme un tonnerre par les fenêtres ouvertes, jusqu'aux deux postes établis à chaque entrée du palais.

On entend des froissements d'armes et le bruit d'une troupe accourant au pas gymnastique.

Le surveillant tire de sa poche un cabriolet et s'avance pour le passer au poignet du forçat.

Le Roi du Bagne rit de plus belle et Mal-

Crépi fait chorus avec lui. En même temps, la troupe fait irruption de tous les côtés, par les portes, les fenêtres, les couloirs. On voit luire les canons bronzés des fusils et flamboyer l'éclair des baïonnettes...

Et soudain, le commandant, la supérieure, Moustique lui-même, poussent un cri de surprise et de terreur.

Ces hommes qui arrivent en foule serrée, frémissante, mais silencieuse, ne portent pas la tenue pimpante de l'infanterie de marine.

Tondus, rasés, livides, l'œil luisant, la bouche mauvaise, ignobles et formidables, ils arborent la sinistre livrée du bagne.

Sans un cri, sans un mot, et comme s'ils obéissaient à un plan minutieusement élaboré, ils entourent le Roi du Bagne et son compagnon d'un hémissement de baïonnettes. Du reste, pas le plus petit sévice, pas la moindre violence.

Muet, atterré, d'une pâleur de cire, le commandant regarde, exorbité, ce spectacle inouï, pendant que le surveillant, abasourdi, laisse tomber le cabriolet.

Alors, au milieu des respirations haletantes, des murmures étouffés, des colères contenues qui rendent si impressionnant ce silence tragique, une voix s'élève, hautaine et à la fois gouailleuse :

« Commandant, je vous quitte !... Sans haine, sans violence, et sans faire tort d'un centime à cette bonne Tertiaire... »

« Je vous rends un service !... En partant, j'emmène les Incorrigibles... Je vous débarasse de trois cent cinquante lurons à forte tête pour en faire ma garde prétorienne !... »

« J'avais rêvé de plus vastes projets... mais les événements ne m'ont pas permis de les réaliser... »

« Plus tard, je verrai... »

« Adieu !... Et surtout n'essayez pas de m'attaquer, ni même de me poursuivre... Le bagne se lèverait comme un seul homme et Saint-Laurent serait mis à feu et à sang. »

« Et vous, camarades, en avant ! »

A ces mots, les forçats, toujours silencieux, se retirent par toutes les issues, en faisant à leur roi un rempart infranchissable de leurs armes et de leur corps.

En quelques secondes, la terrifiante apparition s'est évanouie dans les ténèbres, pendant que la religieuse, le commandant, Moustique et le surveillant se regardent, anéantis, dans le hall immense, où flotte une écœurante odeur de bouc : le relent des bagnards !

Revenons à l'hôpital, avec la bonne supérieure et le gamin, qui laissent à son émoi légitime le commandant en chef des pénitenciers.

Il est minuit. Le docteur et Madiana sont au chevet du malade. La jeune fille rayonne. Un miracle vient de s'opérer.

Certes, Bras-de-Fer est toujours extrêmement faible. Mais, contre toute attente contre tout espoir, il a repris connaissance.

Il entend ! Il voit ! Il murmure quelques syllabes !...

« Madiana... Vous !... C'est vous... mon bon ange !... »

Elle se penche, l'enveloppe de son beau regard comme d'une caresse et lui dit doucement :

« Ami, ne parlez pas... Ne pensez même pas... reposez-vous... Dormez... Je ne vous quitte pas... Vous êtes sauvé... Bientôt vous serez libre... »

Elle lui prend la main, s'assied près de lui, et comme aux enfants, lui dit d'un petit ton câlin et affectueusement impératif :

« Allons, dormez !... »

Et sous la tendre suggestion de la jeune fille, il ferme les yeux et s'endort, pendant que le docteur murmure :

« C'est prodigieux ! »

« Bientôt, de grosses gouttes de sueur perlaient sur le visage de Bras-de-Fer, dont le regard calme est devenu profond. »

« À peu, son col d'athlète et ses bras nus à la puissante musculature se détendaient. »

« Une transpiration, dont la surabondance était extraordinaire, ruisselle sur son corps. Il est comme dans un bain. »

Et Madiana, qui surveille anxieusement tous les symptômes, s'écrie, radieuse :

« Il est sauvé !... Mon Dieu, je vous remercie ! »

— Mademoiselle, dit le docteur, je vous le comiesse humblement devant l'impuissance cruelle de la médecine officielle, je désespérais.

« Permettez-moi de m'associer de tout cœur à votre joie. »

— Et moi, monsieur, laissez-moi vous remercier de toute mon âme pour les soins éclairés, si dévoués, si touchants que vous avez prodigués à mon cher malade.

La supérieure et Moustique arrivent à l'improviste et, devant le visage rayonnant des deux interlocuteurs, pressentent l'heureuse modification survenue dans l'état de Bras-de-Fer.

« Sauvé !... Il est sauvé !... » répète avec ivresse Madiana.

Elle saisit Moustique par les épaules et fraternellement l'embrasse sur les deux joues, en lui disant d'une voix qui se mouille :

« Et c'est à toi que je dois ce bonheur surhumain, mon cher petit ! »

— Moi, la joie me rend fou... J'en perds la tête... Et le patron... notre Bras-de-Fer ?

— Guéri !... Dans vingt-quatre heures il sera sur pied.

« Grâce à toi, mon ami... »

— Alors la racine de barbadinier...

— C'est un poison mortel... oui, l'arsenic... au fruit exquis...

bus Le toxique employé par les noirs pour se venger.

— Alors, veine que j'aie entendu le nom !

— Et que tu t'en sois souvenu...

« Oh ! oui, un grand bonheur... Sans quoi, Paul était perdu. »

— Y a donc un contrepoison ?

— Oui, un seul et que bien peu connaissent... C'est le *calalou diable*, ou plutôt ses graines macérées dans l'alcool. »

La religieuse interrompt :

« Mais c'est aussi un remède indigène contre la morsure des serpents. »

— Oui, chère mère... et comme je vis familièrement avec les serpents les plus redoutables, j'ai toujours une provision de calalou-diable...

« C'est Mama-Néné qui m'a appris qu'il combattait efficacement l'empoisonnement par le barbadinier... »

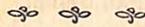
— Je suis d'autant plus heureuse, ma fille, que je vous apporte une bonne nouvelle...

« A son réveil, vous annoncerez à votre fiancé que son innocence est publiquement reconnue et proclamée... que ses ennemis confondus ont été forcés d'avouer l'abominable supercherie... l'audacieuse usurpation de votre profession et de votre nom ! »

— Malheureusement, ajoute Moustique, ils ont pu s'échapper et je crains bien que cette fuite ne nous donne plus tard une fichue besogne.

« Mais Bras-de-Fer est vivant, et Bras-de-Fer vaut une armée ! »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique.



CHAPITRE I

Qui dit bagnard dit traître. — Les sauts et les gouffres. — Du tafia ! — Le Dab tient conseil. — L'homme qu'on redoute. — On parle de Bras-de-Fer. — Six coups de feu. — La mission de Mal-Crépi. — Le colis humain. — Coucou, le voilà !

Des chants, des cris, des rires, rauques ou aigus, des vociférations dans lesquelles claquent des mots orduriers, des injures échangées, des menaces, des coups...

C'est le campement des fagots et des popottes (forçats) à l'île Nasson, à 80 kilomètres de Saint-Laurent-du-Maroni...

Ils sont cent cinquante, grouillement d'êtres brutaux, féroces, aux faces terreuses et aux yeux luisants...

Heureux, hurlant leur joie d'être libres, narguant à pleine voix le baigne d'où ils se sont évadés, vraies brutes échappées, sans conscience, sans scrupules, prêts à tous crimes...

Cent cinquante !... Mais ils étaient partis plus de trois cents ! D'où vient cette différence ?

De ceci tout simplement. Qui dit bagnard dit menteur et traître...

Un groupe de deux cents, tout en ayant l'air de se soumettre à l'ordre du Roi du Baigne, avaient organisé leur sous-complot.

Les pirogues, les radeaux les attendaient et aussi se trouvait à leur portée l'avis de commandant, le steamer administratif, portant les couleurs françaises...

Et ces deux cents-là, opérant rapidement un mouvement tournant savamment exécuté, s'en étaient emparés...

Remonter le Maroni, risquer sa vie aux sauts, aux torrents qui, au nombre de quatre-vingt-huit, barrent le fleuve jusqu'à l'embouchure de l'Itany, se lancer à l'aveugle dans les forêts vierges où règnent les Indiens dont certains ont réputation d'anthropophages, ce serait vraiment par trop bête !

Et ceux-là, les malins, qui se moquent de la prétendue autorité du Roi du Baigne, avaient mis le cap sur l'embouchure du Maroni.

Là, ils trouveraient, ouvert devant eux, l'Atlantique immense et ils se lanceraient, à la grâce du diable, vers des pays nouveaux, peut-être suivant la côte vers l'île Caviana, les Amazones, le Parasi, et là ils se jetteraient dans la vie libre et pillarde des Gaudos, des chercheurs d'or, sans chef, sans maître...

Leur plan semblait avoir réussi. Ils étaient partis, avaient filé comme des flèches, devant Saint-Laurent, devant Albina, jusqu'aux Hattes, ils voguaient en pleine mer...

Les autres, moins téméraires, avaient suivi les ordres de leur chef... ils s'étaient entassés dans les pirogues, dans les canots.

Parmi eux, soigneusement sélectionnés, se trouvaient une douzaine d'Indiens Galibis, de cette nation qui la première fournit des guides à nos explorateurs, les maîtres de l'eau, comme ils s'appelaient eux-mêmes, piroguiers étonnants qui accomplissent telles prouesses dont nul autre ne serait capable et qui semblent tenir du miracle.

Forçats d'ailleurs, eux aussi, en punition de quelque hideux massacre où leur sauvagerie s'était révélée.

La liberté, pour eux, c'est le retour à la tribu, leur dieu (le Gadou) retrouvé, la vie heureuse des solitudes, les ripailles arrosées du cachiri qui affole, les danses qui brisent les membres et tournent les cerveaux.

Le saut Hermina, le premier qui se rencontre à la remontée du Maroni, cet immense fleuve dont la source se perd dans les contreforts des Tumuc-Humac, est un des plus terribles : il semble défendre, comme le cerbere des fables, l'entrée de la région des nègres Bonis et des rouges Indiens.

Sur une largeur de plus de 500 mètres, les roches se dressent, opposant leurs masses au flot descendant qui bondit, tournoie, écume en des chutes de 10 mètres de haut, et ne laissant au passage des pirogues, sur ce plan décline, que des couloirs étroits où le flot court avec une rapidité furieuse.

Et c'est dans ces angosturas (c'est le nom qu'on leur donne) que les piroguiers doivent engager leurs embarcations, luttant de toutes leurs forces contre ce courant formidable qui les entraîne et menace à chaque seconde de les briser, en engloutissant dans l'abîme vorace les hommes et les caisses de provisions. Les Galibis ont franchi l'obstacle ; et les forçats, livides d'effroi, les ont acclamés... Jusqu'ici l'ordre donné par le Roi du Baigne a été respecté.

Ces hommes, qui se sentent à la merci de leur chef, ont eu le courage de ne pas boire : ils ont observé une discipline qu'en toute autre circonstance on qualifierait d'admirable, et ainsi les autres sauts du fleuve ont été franchis sans encombre depuis Cassaba jusqu'à Langa-Tabiki ; dès lors, une barrière presque insurmontable sépare les fugitifs de ceux qui auraient l'audace de les poursuivre.

